

SCIENCE FICTION

JEAN-PIERRE FONTANA

LA JAUNE

ARMADA
memoria

La jaune

Du même auteur :

La geste du Halaguen (1975)

Shéol (1976)

La femme truquée (1980)

La colonne d'émeraude (1992)

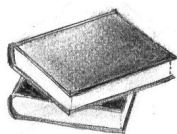
Naalia de Sanar (1997)

L'âge noir de l'Empire (2001)

Chez le même éditeur :

Souvenirs de demain (2012)

Une première version de ce roman
a paru en 1986
aux éditions Fleuve Noir - Collection Anticipation



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Jean-Pierre Fontana

La jaune



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Jean-Pierre Fontana & Éditions *ARMADA* 2013

ISBN : 979-10-90931-19-0

Chapitre premier

MARDI. DIX-SEPT HEURES. La ville hurlait de toutes ses sirènes et de tous les klaxons des voitures prises au piège des rues embouteillées. Devant le monument aux morts de l'avenue des Meuniers, la circulation était littéralement bloquée. Les automobiles occupaient toute la largeur de la chaussée, flanc contre flanc, museau pointé en direction de l'est. Même les voies qui remontaient vers le centre-ville étaient garnies de véhicules roulant en sens inverse. D'ailleurs, qui aurait été assez fou pour aller faire un tour du côté des lieux de la catastrophe, au cœur même du nuage de mort ?

Dans les autos, les gens transpiraient. Il faisait une chaleur d'étuve. Pourtant, aucun des passagers ne s'avisait de baisser les vitres des portières. Par peur du gaz. C'était atroce autant qu'absurde évidemment, car si la nuée avait rejoint le flot de véhicules stupidement immobile, nul n'aurait été épargné, car aucun engin n'était suffisamment étanche pour espérer échapper aux infiltrations délétères.

Sur les trottoirs, d'innombrables piétons se poussaient aussi en direction des faubourgs. Ils étaient pour l'instant mieux lotis que les occupants des véhicules puisqu'ils parvenaient à avancer, eux. Mais leur allure ne devait pas dépasser les trois kilomètres à l'heure.

Installés sur le socle du monument, une dizaine de jeunes gens, aux tenues excentriques, observaient l'embouteillage d'un air goguenard. Ils tenaient tous

quelque chose dans leur main. Quelque chose qu'ils semblaient réchauffer avec une sorte de sensualité. Ils ne paraissaient pas se soucier outre mesure de la proximité du danger qui vomissait les citadins vers la campagne. Leur seul pôle d'intérêt, c'étaient les files de voitures. Ils auraient pu faire songer à des oiseaux charognards attendant patiemment que meure la bête pour se jeter sur sa dépouille. Le concert des avertisseurs ne les troublait même pas.

En fait, ils guettaient une accalmie dans l'écoulement des gens à pied. Mais l'hémorragie serait longue à se résorber. Ceux qui portaient un sac à dos ou un gosse sur les épaules étaient sans doute les plus nombreux. Quelques-uns, malgré tout, s'obstinaient à pousser un caddie ou à tirer un landau débordant d'objets hétéroclites et de victuailles. Et c'étaient ceux-là qui imposaient un rythme lent à la longue théorie des fuyards car ils entravaient les passages les plus étroits et obstruaient les rares trouées dans les carrefours qu'occupaient abondamment les masses colorées des voitures à l'arrêt.

Difficile de dire qui avait eu l'idée. Gino l'avait prise à son compte, bien sûr et comme d'habitude, mais c'était peut-être bien Rosé qui avait proposé ce coup, dès le début de la panique. À présent, ils regardaient tous le spectacle avec gourmandise. Tous ces mecs entassés dans des voitures bourrées jusqu'au toit, la gueule en sueur et malades de trouille, ça donnait sacrément envie de se dérouiller les phalanges.

Jordan échappa un ricanement qui aurait pu faire douter de sa patience. Mais c'était seulement l'écho

de son rire intérieur. Il avait repéré une conduite intérieure grise dans laquelle un vieux donnait un fameux spectacle. S'il avait pu deviner, l'ancien, ce qui allait lui arriver, probable qu'il se serait calmé séance tenante. Le plaisir, c'était qu'il ne savait pas ce que Jordan savait. Et celui-ci se frottait le poing droit recouvert d'un gant aux jointures cloutées tout en savourant par avance le scénario qu'il s'était bâti dans sa tête. Il aurait voulu avoir le temps de retoucher sa coiffure pour se présenter au combat à son avantage, mais les circonstances ne le permettaient plus. Il adressa néanmoins un clin d'œil à l'image fictive reflétée par le miroir imaginaire dans lequel il se contemplait. Au fond, il n'avait pas trop vilaine gueule. Si Martine n'avait pas quitté la ville, il aurait aimé aussi qu'elle le voie en cet instant. Mais elle était trop conne pour être restée à mater le spectacle. Elle pensait trop à son petit cul. Sûr qu'elle ne méritait pas un type comme lui. Les choses allaient rudement changer en tout cas. Il allait leur prouver, à ces minables, qu'il n'était ni un cloporte ni un pétochard. Il tira une dernière bouffée au joint qui était soudé à ses lèvres et dont la braise commençait à le brûler et le recracha. Le coup de sifflet de Gino venait de le ramener à la réalité.

Une large trouée s'était enfin manifestée sur le trottoir. Le prochain quidam était à plus de trois cents mètres et ceux qui s'éloignaient avaient vraiment le feu aux fesses. Tous les regards de la bande étaient à présent tournés vers l'Italien. Il fit un signe. Aussitôt, les dix projetèrent vers les vitres des portières la boule de pétanque qu'ils avaient si

longuement choyée. Et ils se ruèrent à l'assaut en poussant des hurlements que seules, peut-être, leurs futures victimes purent entendre, à cause du tintamarre. Il était à présent un peu plus de dix-huit heures.

Gino avait une sacrée allure. Il était vêtu de son habituel bleu de travail accommodé avec des fanfreluches bariolées. Sa tête était prise dans un casque de motard orné de pointes qui lui donnait l'aspect d'un porc-épic, et il brandissait un sabre dentelé dans la main gauche. C'était un instrument de fabrication artisanale. Le protège-main avait été conçu à partir d'un abat-jour. La lame mesurait un peu plus de cinquante centimètres. Sur l'une des faces avait été gravé par des doigts malhabiles le mot *gaucho*.

Il s'était choisi un cabriolet de couleur jaune. Après avoir introduit un bras dans la voiture par la vitre brisée, il déverrouilla et ouvrit largement la portière sans que les occupants – un couple d'une quarantaine d'années – songent seulement à réagir, stupéfaits qu'ils étaient de cette attaque inattendue. Puis la femme se mit à hurler.

Gino fronça les sourcils.

— Gueulez pas comme ça ! On vient juste vous faire un peu les poches. On a besoin de fric, quoi !

La femme ne paraissait pas avoir envie de se taire.

— Dis-lui de la fermer ! cria alors l'Italien au mari qui se tenait droit et immobile derrière le volant, cloué par la peur.

L'homme essaya de parler mais il ne sortit pas un son de sa gorge nouée. Il ne pouvait pas.

Gino eut alors une sorte de clin d'œil nerveux. Il échappa un juron. Puis il plongea la lame à plusieurs reprises dans la poitrine de la femme.

Le mari n'avait pas bougé. Gino lui trancha la gorge par pitié. Des jets de sang éclaboussèrent le pare-brise et jusqu'à son visage sans qu'il s'en formalise. Il avait l'air, au contraire, de drôlement s'amuser et son sourire en disait long sur le plaisir qu'il venait d'éprouver en tailladant les chairs. Il tira ensuite à l'extérieur du véhicule le corps, toujours agité de soubresauts, de la passagère, et le laissa choir dans le caniveau. Puis il s'introduisit dans l'auto et se livra aussitôt à la fouille systématique des bagages entassés sur le siège arrière, histoire de voir s'il n'y avait pas des bricoles à récupérer.

Dans les voitures voisines, les occupants, terrifiés, assistaient au pillage. Mais nul ne s'avisa d'intervenir. Chacun restait par-dessus tout à l'affût du moindre frisson de sa propre file afin de pouvoir en finir au plus tôt avec l'attente et gagner enfin le large. Ce qui pouvait arriver aux autres ne les concernait pas. Pas encore. Et puis, même s'ils l'avaient voulu, ils n'auraient pu, de toute façon, s'extraire de leur prison d'acier dont les ouvertures étaient bloquées par les véhicules qui les accompagnaient dans l'hallucinant exode. Seules les voitures en bordure de trottoir pouvaient se prétendre capables de déverser leurs occupants. C'étaient justement celles-là que les jeunes voyous avaient convoitées. À présent, elles se trouvaient à leur merci. Le concert ininterrompu des avertisseurs favorisait en outre leur action. Les cris et les appels à l'aide ne faisaient pas plus d'effet dans

le tintamarre qu'un bouchon de champagne durant un exercice de tir.

La voiture qui suivait le cabriolet était la quatre-portes de couleur grise que Jordan s'était choisie. Son moteur tournait avec des hoquets dans la voix. Une femme la conduisait, d'une trentaine d'années peut-être. À côté d'elle, le vieil homme n'avait toujours pas cessé de se plaindre du vacarme et de l'immobilité persistante du flot de métal, s'en prenant volontiers à la conductrice qui avait mis bien trop longtemps à se préparer alors qu'il fallait partir sans perdre le moindre instant. À l'arrière, une fillette chialait.

Le fracas de la vitre les fit taire. La seconde d'après, le poing gantelé de Jordan acheva de détruire le verre. Ses jointures, équipées de têtes de clous, percutèrent le visage du vieux. L'homme alla donner de la tête contre la joue de la conductrice. Elle poussa aussitôt un cri que le poing acéré étrangla en lui écrasant quelques dents. Jordan arracha le vieux de son siège et le propulsa à l'extérieur où il alla donner de la tête contre le muret de béton, de l'autre côté du trottoir, avant de s'affaisser. Il déchira ensuite le corsage de la femme, histoire de lui caresser les seins. Mais elle était tombée dans les pommes et ne put apprécier la caresse. Derrière, la fillette ne pleurait plus. Elle regardait, horrifiée, le sang qui coulait des lèvres meurtries de sa mère. Jordan l'empoigna par le col de sa veste pour la faire basculer sur le siège avant. Il la rejeta alors sur le trottoir en lui crachant;

— Toi, tu la boucles ou tu fous le camp ! Compris ?

Et il s'occupa des bagages.

L'autoradio fonctionnait. Un envoyé spécial s'époumonait à faire le point de la situation :

« ... Durant les premières heures qui ont suivi les explosions et l'apparition de la nébulosité, il s'est passé assez peu de choses, sinon à proximité du périmètre sinistré qui n'a plus donné le moindre signe de vie. Puis les événements se sont accélérés avec l'extension du phénomène. Les personnes qui habitaient dans le voisinage immédiat de la zone contaminée ont pris la fuite dès les premiers instants et sans demander leur reste, le plus souvent sans avoir eu le temps de rien emporter. Les autres, par contre, ont tenté d'organiser leur départ en fonction de leur éloignement du secteur dangereux et du délai dont ils croyaient pouvoir disposer. Mais la dispersion du gaz s'est accélérée et a impitoyablement fauché les retardataires. La panique a gagné l'ensemble de l'agglomération et de sa banlieue. L'exode s'est instauré dans un rayon que l'on peut estimer à une trentaine de kilomètres autour de la perturbation, et ce, malgré les appels au calme diffusés par les haut-parleurs des voitures du service d'ordre et des organismes de secours. Des embouteillages monstres bloquent désormais les boulevards périphériques et la plupart des voies d'accès aux sorties de la ville. Les gens s'entassent dans les autos, prennent d'assaut les bus encore en service. Il court des bruits de pillage, de viols et de meurtres. Mais tout ceci reste très difficile à contrôler. La police affirme être en mesure de maintenir l'ordre mais, devant les difficultés croissantes

que connaît la circulation, il est probable que certains secteurs lui échapperont vite, si ce n'est pas déjà le cas. Des hélicoptères patrouillent en permanence au-dessus de la zone contaminée afin de surveiller l'avance du fléau... »

Jordan eut une sorte de ricanement, regarda le corps inerte de la femme dont les seins merveilleusement blancs venaient d'être éclaboussés du sang coulant des lèvres. Il abattit alors son poing sur la radio et celle-ci se tut. Puis il leva les yeux vers la voiture qui flanquait celle qu'il pillait. Une famille nombreuse l'occupait. À l'avant, une femme imposante vomissait, sans doute à cause du spectacle qu'elle ne trouvait pas à son goût. Le conducteur, lui, ne détournait pas les yeux de la plaque d'immatriculation de la Renault qui les précédait. À l'arrière, par contre, les mômes ne perdaient pas la moindre miette de la scène. Jordan eut même l'impression que l'un d'eux s'en repaissait avec plaisir. Mais il avait beaucoup plus urgent à faire que de s'en assurer.

Un instant, le concert des avertisseurs faiblit. Il crut entendre alors une détonation. Puis une explosion ébranla la file des voitures.

— On se barre ! gueula Gino presque aussitôt.

Jordan eut juste le temps de crocheter une valise bourrée de billets de banque, de bijoux de famille et de quelques chemises et il le suivit en direction du parking souterrain qui béait juste à côté du monument. Plusieurs voitures cramaient, à une vingtaine de mètres à peine. Au loin des flics en uniforme rappliquaient à toute allure. Ils avaient

l'air d'être miraculeusement sortis de terre. Ça allait rigoler dans le coin d'ici à quelques minutes s'ils ne se remuaient pas le cul, songea Jordan. Devant lui, Gino fonçait avec un gros paquet sous le bras droit. Il avait une dizaine de longueurs d'avance. On a beau être le chef, ça n'empêche pas de courir plus vite que les autres, surtout lorsqu'il y a le feu !

— Qu'est-ce qui s'est passé ? haleta-t-il à l'adresse d'Arnaud qui venait de ramener sa gueule d'ange blond à sa hauteur mais qui avait les mains vides.

— Je crois que c'est Rosé. Il est tombé sur un os qui a essayé de le mordre. Le mec avait un flingue. Le coup a dû se perdre du côté du réservoir d'essence. Et ça a pété.

Après une vaste surface de béton parsemée de taches d'huile, à l'intérieur du parking, ils déboulèrent dans la cage d'escalier qui grimpait aux niveaux supérieurs et vers la place de la Barbacane. Derrière eux, les autres de la bande n'avaient pas l'air de s'ennuyer non plus, mais ils n'étaient plus que quatre. Schwartz était d'ailleurs un rien à la traîne. C'est ce qui lui permit de récolter les fruits de la rafale de P.M. lâchée par l'un des flics. Quelqu'un hurla dans le même temps. Lui, sans doute. Mais il était impossible de reconnaître la voix à cause des échos. De toute façon, Jordan était déjà en train d'escalader les marches et il ne pouvait plus rien voir.

Il émergea sur la rue Saint-Méré en tête du petit groupe et aperçut Gino qui s'était déjà élancé dans la descente. L'Italien ne paraissait pas se préoccuper des autres. Ça lui suffisait amplement de sauver sa

propre peau. Mais il n'y avait rien d'étonnant : il avait toujours eu le sens de la solidarité...

Jordan le vit prendre le trottoir de gauche et obliquer dans la rue Biarot. Gino se retourna au moment où il s'engouffrait dans la ruelle, sans doute pour voir qui le suivait. Il avait toujours une bonne dizaine de mètres d'avance sur les cinq autres rescapés de l'opération. Les flics, eux, s'époumonaient à une trentaine de pas plus loin. Ils étaient trois, les pétoires à la main. Lorsque Jordan vira à son tour en dérapant, il eut même l'impression qu'ils ne mettaient pas trop de cœur à l'ouvrage. Il déboucha ensuite sur la place Mayet alors que Gino dégringolait déjà dans la rue des Deux-Marchands, et il put constater, en tournant la tête, qu'ils n'avaient pas encore pris le virage. Il se demanda s'ils ne ralentissaient pas exprès. Pour attendre du renfort peut-être.

Arnaud revint un instant à sa hauteur et lui adressa son éternelle mimique de mec qui ne comprend rien à rien. Il lui cria même quelque chose, mais il était tellement essoufflé que Jordan ne comprit pas un traître mot. Il eut toutefois l'impression qu'il s'agissait de Gino et de sa pointe de vitesse. Autrement dit, ça n'en valait pas la peine.

Il y avait du monde dans la rue des Deux-Marchands. Du monde et une vieille camionnette qu'une famille – à moins qu'il ne s'agisse plutôt de pilleur de boutiques – essayait de remplir au-delà du raisonnable. Ils se glissèrent entre les façades et le véhicule et Jordan faillit perdre la valise qui s'y coinça malencontreusement. En débouchant sur la place Saint-Paul, ils retrouvèrent Gino. Il les attendait un

large sourire aux lèvres et son paquet toujours sous le bras. L'endroit était encore plein de gens s'évertuant à récupérer des vivres.

— On les a bien eus ! lança-t-il entre deux respirations.

— Ça aurait pu être pire ! fit remarquer le même Paulo qui avait pris un peu de retard dans la descente et qui se souvenait de Schwartz et des trois autres tombés avec Rosé.

Paul était un gentil garçon qui s'était acoquiné à la bande moins d'un mois auparavant. Il avait seize ou dix-sept ans, même s'il en donnait davantage. Sans doute était-il un peu tendre lorsqu'il s'agissait de se chicorer un peu, mais il faut bien faire ses classes. En tout cas, c'était un beau gosse, bien élevé, bien mis. Mais lorsque la colère lui montait au visage, pouvait faire peur. Derrière ses yeux bleu de ciel se devinait l'acier d'une haine impitoyable envers le monde entier.

— On dirait que ça fauche à tout va dans le secteur ! rigola Mouche en donnant un coup de menton en direction du marché couvert et des boutiques environnantes.

— Peut-être pas pour bien longtemps, rétorqua Arnaud. Si leurs foutus gaz viennent se balader dans le coin, tu vas voir la corrida.

— Merde ! Les flics ! lâcha brusquement Raoul qui tournait la tête vers la rue Dumaure par la trouée de laquelle on apercevait les embouteillages de l'avenue.

Gino ne se perdit pas en discours, comme à son habitude. Avant tous les autres, il s'était élancé en

avant, bousculant sans vergogne les détrousseurs de vitrines. Les flics les avaient bien possédés. Au lieu de débouler derrière eux dans les petites rues, ils avaient filé tout droit pour les récupérer au bas de la butte. Peut-être même que d'autres, alertés par walkie-talkie, allaient surgir de l'autre côté pour les prendre en tenaille. Il y avait intérêt à s'extraire du piège au plus vite, et la meilleure des choses en l'occurrence était de fuir en avant, vers l'avenue des U.S.A. ou au-delà.

Derrière lui, les cinq autres n'avaient pas attendu non plus pour voir de plus près les pandores. Mais Jordan se demanda pourquoi les flics en avaient autant après eux alors qu'il y avait des tas de mecs qui vidaient les commerces sans la moindre vergogne. Fallait croire que le pillage était devenu un acte légal.

Gino les entraîna jusqu'à la rue des Gradins et obliqua à l'ouest pour traverser l'avenue. Là aussi, la circulation était quasiment bloquée, mais les voitures semblaient un peu moins serrées et aucune n'avait tenté d'emprunter les trottoirs. À n'en pas douter, c'était la queue de l'exode. Il ne devait plus rester beaucoup de monde en arrière.

L'Italien sauta sur le capot d'une Mercedes qui serrait de trop près une vieille Peugeot datant des Mérovingiens et l'empêchait de passer. Le conducteur fit une drôle de mine. C'était un homme chauve aux moustaches qui finissaient en accroche-cœur. S'il avait eu le temps, Gino aurait bien aimé les lui redresser, mais quand on a la police aux semelles, il vaut mieux s'éviter de lorgner le paysage.

Il s'enfonça dans la rue Saint-Domingue lorsqu'il lui vint une super idée. Il tourna à droite, juste en face des cinoches, en direction de la Cité Judiciaire et, au bout de quinze mètres à peine, se retrouva devant la vitrine de l'armurier. C'était marrant. À deux pas pour ainsi dire des tribunaux. Mais il n'était pas sûr qu'ils puissent encore servir de dissuasion. À l'heure qu'il était, il y avait même gros à parier que toutes les salles étaient vides. Gino eut envie de rire, mais il préféra lancer le pied contre la porte vitrée.

Le verre ne céda pas mais le battant pivota. La porte n'était pas fermée à clé, et pour cause. Le propriétaire était allongé devant son comptoir, un drôle de trou entre les deux yeux. Quelqu'un avait dû avoir la même idée que Gino, mais avant le départ du commerçant. Un magasin d'armes en tous genres, c'est tout à fait l'endroit à visiter lorsqu'il y a un tel merdier dans une ville.

Jordan entra à son tour dans la boutique. Puis les autres s'engouffrèrent à l'intérieur en soufflant comme des bœufs.

— Pas sûr qu'on les ait semés, Gino ! grailonna Mouche qui toussa dans la foulée.

— Possible ! Alors, n'attends pas trop pour monter ton artillerie parce qu'ils ne vont pas nous laisser toute la sainte journée.

— Et si les flingues n'avaient pas de percuteur ?

— Suffit de chercher, nom de Dieu ! Et grouillez-vous. S'ils arrivent avant qu'on soit prêts, je vous dis pas le malaise.

En face du magasin, une professionnelle les observait avec un total détachement. Elle pouvait

avoir la cinquantaine et elle exhibait plus qu'elle ne cachait son opulente poitrine sous une robe rouge très échancrée. Malgré tout, elle avait encore de la classe.

— T'as visé le lot ? souffla Arnaud à l'oreille de Jordan. Et elle a pas l'air de vouloir se tirer. Peut-être qu'elle est pas au courant, pour les gaz ?

— Va l'agrafer ! ordonna Jordan. Si les flics se ramènent, elle pourrait bien les rencarder.

Arnaud se précipita dans la rue, empoigna la femme et l'entraîna dans la boutique. Elle se laissa faire sans trop de résistance. À son visage, on voyait bien qu'elle se moquait éperdument de ce qu'il pouvait bien lui advenir.

— Gino ! Cette beauté se mêlait un peu de nos affaires, expliqua Arnaud à l'Italien. J'ai pensé qu'on ferait bien de la faire entrer.

Gino était en train de se choisir un Smith & Wesson modèle 60. Il leva les yeux sur la péripatéticienne et la gifla aussitôt d'un formidable revers de main. La tête de la femme parut vouloir traverser le magasin. Heureusement qu'elle était bien plantée sur un corps solide. La femme tomba néanmoins à la renverse. Arnaud la releva. Elle ne poussa pas le moindre sanglot. Pourtant, les phalanges du Rital s'étaient dessinées sur sa joue gauche.

— Dis-lui de rester peinairement dans un coin pendant qu'on s'occupe, reprit Gino. Après, on verra ce qu'on peut en faire.

Il fouilla parmi les boîtes de munitions, finit par trouver des cartouches de 9 mm et se mit en devoir de garnir le barillet.

— À présent, ils peuvent venir, les uniformes. Ils verront comment on s'appelle. Au fait..., c'est comment, son nom, à la vieille ?

La femme ne répondit pas. Elle s'était appuyée contre le mur du fond, à côté de la porte qui conduisait à l'arrière-boutique, et elle jetait sur les loubards un regard distrait.

— J'ai dit : comment tu te nommes, connasse ? hurla Gino en fonçant vers elle, le flingue à la main.

— Roddia ! lâcha-t-elle comme à regret.

Elle faillit ajouter quelque chose, mais le regard un peu fou de l'Italien l'en dissuada.

— Alors, ces flics, est-ce qu'ils rapploient ? reprit-il en lâchant sa proie.

Au même instant, une balle s'écrasa dans le mur derrière le comptoir. Une autre fracassa la vitrine. Une voix leur cria depuis la rue :

— Sortez tous les mains en l'air ! Police !

Les voyous se jetèrent comme un seul homme sur le sol. Raoul, qui avait récupéré dans un placard un Ingram et plusieurs chargeurs, se glissa en rampant jusqu'à l'entrée, puis il pointa le mufle du pistolet mitrailleur en direction de la voix et lâcha plusieurs rafales destinées moins à atteindre quelqu'un qu'à répondre aux sommations. Il rentra ensuite à l'abri du présentoir, le temps de recharger son arme.

Il y eut alors un silence qui s'étira comme un élastique, laissant tout le monde inquiet dans l'attente du moment où il se briserait. Ce fut Jordan qui proposa :

— Faudrait peut-être se tirer de cette boutique ! Si quelqu'un voulait bien jeter un coup d'œil sur l'arrière, peut-être bien qu'on y verrait un peu plus clair.

— Mouche ! T'as entendu Jordy ? fit Gino. Alors, va voir si on peut évacuer par l'arrière-boutique.

Un nouveau coup de feu vint frapper le mur à droite de l'entrée. Puis la porte de communication s'ouvrit et se referma.

— Ils se sont planqués sous un porche, presque en face, lâcha Arnaud en évacuant, du dos de la main, la sueur qui mouillait son front. Putain ! Si je pouvais avoir une arme, comment que je leur causerais !

— T'as pas pu t'en dégoter une ? ricana Raoul. C'est pourtant pas le temps qui nous a manqué.

— T'es marrant, toi ! J'ai jamais touché à un calibre, sauf à la fête foraine. Alors, comment voulais-tu que je choisisse ?

— Dans ce cas, tu n'en as vraiment pas besoin. D'abord, il faut apprendre à tirer.

La porte arrière s'ouvrit à nouveau. Mouche lança à mi-voix :

— Les poteaux ! Il n'y a pas de sortie de ce côté, mais on peut grimper aux étages. Et d'en haut, ce sera peut-être plus facile de les arroser.

— On va aller voir ! acquiesça Gino. Mais il en faut deux pour surveiller la rue. Jordan, tu restes, et toi aussi, Raoul, puisque vous avez de l'artillerie.

Jordan fit « oui » entre les dents. Il avait récupéré un VP 70 qui pouvait faire pas mal de dégâts.

— Alors on monte, reprit Gino. N'hésitez pas à tirer si les autres tarés essaient de s'approcher !

Mais il n'avait pas besoin de le dire. Jordan et Raoul ne tenaient pas plus que ça à se faire poisser.

— Ce qui serait bien, dit soudain Raoul qui se trouvait toujours à l'affût près de la vitrine et alors

que les autres avaient disparu par la porte de derrière, ça serait de pouvoir baisser le rideau de la boutique. Comme ça, on pourrait tous s'installer à l'étage. Là, au moins, on tiendrait la rue à l'œil et, en cas d'assaut, on risquerait beaucoup moins. Pour arriver jusqu'à nous, faudrait d'abord qu'ils passent sous notre feu, puis qu'ils démolissent la ferraille, et enfin qu'ils montent les escaliers. Ils y laisseraient sûrement des plumes.

Ce n'était pas du tout une mauvaise idée. Seulement, le mécanisme était installé sur le mur à gauche en entrant, à quelque un mètre vingt de hauteur et, pour le manœuvrer, il fallait passer devant l'entrée grand ouverte et, surtout, se relever une fois le mur atteint pour pouvoir jouer avec la manivelle. Dans cette situation, même le flic le plus maladroit ferait un carton. Mieux encore qu'à l'exercice.

— On peut y arriver, admit cependant Jordan. Monte expliquer ton idée à Gino. Tu leur diras que je vais faire le parcours et qu'ils en profitent pour tirailler à tout va pendant une minute, histoire de distraire les voisins. Si ça se trouve, j'aurai eu le temps de baisser le rideau avant de choper un pruneau.

Raoul tourna la tête et le regarda de sa grosse bouille surmontée d'une opulente chevelure bouclée et que barrait une imposante moustache noire en forme d'accent circonflexe.

— T'es complètement sonné, Jordy. C'est un coup à tenir compagnie au macchab du proprio.

— Peut-être que je le suis, seulement faut bien que quelqu'un le fasse avant qu'on ait tout un régiment

d'emplumés sur le dos. Mais si personne ne fait d'entourloupes, ça devrait très bien se passer.

Il attendit que Raoul le rejoigne. Puis il se mit à plat ventre et se glissa en direction de la devanture. C'était une opération assez facile grâce aux nombreuses vitrines derrière lesquelles on pouvait se trouver un abri.

En passant près du corps de l'armurier, il ne put s'empêcher de faire un petit signe de croix. Après tout, il ne tenait pas à lui tenir compagnie trop vite. Lorsqu'il atteignit enfin la devanture, il eut néanmoins un instant de panique. À deux pas se trouvait la porte d'entrée béante devant laquelle il lui faudrait passer. Une balle, ça voyage beaucoup plus vite que le meilleur des sprinters.

Il écouta. Raoul avait disparu dans les arrières. Au-dehors, on aurait pu entendre voler les mouches. Une vague rumeur provenait de l'étage. Les voix des copains sans doute. Il n'avait rien d'autre à faire qu'à attendre que la fête commence.

Et ça n'attendit pas longtemps. Il n'avait même pas eu le loisir de se remémorer une scène particulièrement croustillante d'un porno qu'il avait vu la semaine précédente. Il en était tout juste à la phase préparatoire où une jolie blonde se passait de la pommade entre les fesses lorsque ça se mit soudain à cracher de toutes les fenêtres. Il bondit, passa devant l'ouverture, longea la deuxième vitrine à demi courbé, se redressa enfin, empoigna la manivelle et commença de tourner.

Le rideau poussa un hurlement d'enfer. On aurait dit qu'il n'avait pas été déplacé depuis que le magasin

existait et, à voir la vétusté des lieux, ça devait faire un sérieux bail. Néanmoins, il commença lentement à descendre. Le boucan de la fusillade ne parvenait pas à couvrir les cris d'agonie du métal qui se déployait.

Une balle siffla aux oreilles de Jordan qui se laissa tomber sur le sol où il resta accroupi durant quelques secondes. Le tir avait nettement baissé d'intensité, ce qui devait correspondre à quelques remplacements de chargeurs. Les flics en profitèrent pour répliquer et le plâtre des murs perdit sa belle tenue. Lorsque la fusillade retrouva sa virulence, Jordan se redressa à nouveau et mit toutes ses forces à mouvoir la manivelle. Ses efforts furent récompensés. Le mouvement se fit enfin plus facile et régulier. En moins de dix secondes, le rideau toucha le sol.

Jordan respira et s'éloigna rapidement vers l'arrière-boutique. Désormais, si les flics voulaient entrer, ils devaient y mettre le paquet, c'est-à-dire rien que des gros calibres et des grenades. Et, avec les gaz qui se promenaient librement près d'ici, avec la circulation merdique et le pillage organisé, ça ne serait pas de la tarte de réunir les renforts nécessaires et le matériel pour déloger une bande de voyous.

Il récupéra sa valise, poussa la porte et gagna le premier étage. La nuit n'allait pas tarder à tomber et il avait déjà envie de dormir. Peut-être à cause de la femelle. Après tout, elle n'était pas si mal que ça. Mais avant, il aurait aimé manger un bout.

Comme par hasard, il trouva là-haut la cuisine largement investie par ceux qui ne tiraillaient pas aux fenêtres.

— Pouvez cesser le feu ! lâcha Jordan. Par contre, faudrait voir à me laisser une part.

Il poussa la valise vers les jambes de Gino qui était tranquillement attablé devant une boîte de sardines et une canette de bière.

— Il y en a pour tout le monde, grinça l'Italien qui n'avait même pas daigné participer à la fusillade. Suffit de se servir.

Dans la pièce à côté, Jordan entendit monter une sorte de gémissement et il remarqua aussitôt l'absence de Paulo et de la femme.

— Le gosse prend son pied ! commenta Mouche en accrochant le P.M. à une patère.

— Faut bien qu'il apprenne ! rigola Arnaud, la bouche pleine.